

LES ORIGINES DU RITUEL DANS L'EGLISE ET LA MACONNERIE¹

VI

De nos jours, la théorie du « mythe solaire » a perdu tout son intérêt tant elle est ressassée, *ad nauseam*, des quatre points cardinaux de l'orientalisme et du symbolisme, et appliquée sans discernement à toutes choses comme à toutes religions - à l'exception toutefois du christianisme d'Eglise et de la religion d'Etat. Sans aucun doute, dans toute l'antiquité et depuis un temps immémorial, le Soleil a été le symbole de la Déesse créatrice. Et cela, non pour les Parsis seulement, mais pour chaque nation — et les ritualistes le considèrent aussi comme tel. Il en va aujourd'hui comme jadis. Notre étoile centrale est le « Père », pour les *profanes*, mais le Fils de la Déesse à jamais inconnu, pour les *Epoptai*. Le même Maçon, Ragon, écrit [*La Messe, op. cit.*, p. 4] : « Le Soleil était l'image la plus sublime et la plus naturelle du GRAND ARCHITECTE, ainsi que l'allégorie la plus ingénieuse dont l'homme moral [et bon²] (le vrai Sage) ait doté l'intelligence et la bonté sans limites ». A part la dernière affirmation, Ragon a raison, car il montre comment ce symbole a graduellement reculé, à partir de l'idéal ainsi représenté et conçu, pour ne plus être finalement, aux yeux de ses ignorants adorateurs, rien d'autre que le soleil réel. Et le grand auteur maçonnique prouve bien que ce fut l'astre *physique* que les premiers chrétiens considèrent à la fois comme le Père

¹ Deuxième et dernière partie de la traduction d'un article publié par Mme Blavatsky dans la revue *Lucifer* (mars et mai 1889), sous le titre : « The Roots of Ritualism in Church and Masonry ». Voir Cahier n°165 pour la 1ère partie. (N.d.E.)

² [Mots ajoutés par H.P.B..]

et le Fils. S'adressant à ses Frères initiés, il leur rappelle [*ibid*, pp.19-20] :

Dans les temples de la croyance existante, une grande *lampe* éclaire jour et nuit. Elle est suspendue en avant du maître-autel (*ara maxima*), dépositaire de l'arche du soleil. Une autre *lampe* brillant devant l'autel de la vierge-mère, est l'emblème de la lumière de la *lune*. Nous tenons de saint Clément d'Alexandrie que les Egyptiens inventèrent, les premiers, l'usage religieux des lampes. [...] Qui ignore le devoir le plus sacré et le plus terrible des vestales ? Si les temples maçonniques sont éclairés de trois lumières astrales, le *soleil*, la *lune*, *l'étoile géométrique*, et de trois lumières vitales, *l'hiérophante* et ses deux *episcopos*³, c'est qu'un des pères de la maçonnerie, le docte Pythagore, dit ingénieusement de ne point parler des choses divines sans flambeau. Les païens célébraient une fête des lampes (*Lampadophories*) en l'honneur de Minerve, Prométhée et Vulcain. Les plus anciens pères de la croyance nouvelle, Lactance notamment, se moquèrent amèrement de l'introduction de lampes des païens dans les églises : « *S'ils daignaient* », dit-il, « *contempler cette clarté que nous appelons SOLEIL, ils reconnaîtraient que Dieu n'a pas besoin de leurs lampes* ». Vigilantius dit aussi : « *Sous prétexte de religion, on a établi dans l'Eglise la coutume des Gentils allumant de viles bougies, pendant que le SOLEIL éclaire de mille clartés. N'est-ce pas un grand honneur pour l'AGNEAU DE DIEU (le soleil ainsi représenté) qui, placé au milieu du trône (l'univers), le remplit de l'éclat de sa majesté ?* ».

De tels passages ne prouvent-ils pas qu'alors l'Eglise primitive adorait le GRAND ARCHITECTE DE L'UNIVERS, dans son image, le SOLEIL, créature UNIQUE.

³ Les surveillants [HPB].

Alors qu'en Maçonnerie les candidats chrétiens doivent prononcer le serment maçonnique en se tournant vers l'Est, tandis que le Vénérable est à l'Orient du temple (parce que c'est ainsi que devaient faire les néophytes pendant les Mystères païens), l'Eglise, elle aussi, a conservé le même rite. Pendant les offices solennels, le maître-autel (*ara maxima*) est orné du Tabernacle, ou de la *pyxide* (coffret où est enfermée l'hostie), et de *six* cierges allumés.

Au sens ésotérique, la *pyxide*⁴ et son contenu (symbole du Christ-Soleil), avec les *six* cierges, représentent l'astre resplendissant de lumière, entouré des *six* planètes (les chrétiens n'en connaissaient pas plus) : trois à sa droite et trois à sa gauche. On a là une copie du chandelier à sept branches des synagogues, dont la signification est la même. Dans le psaume 95 (v.3), David proclame : « Le Soleil est mon Seigneur » (« *Sol est Dominus meus* »), ce que la version autorisée de la Bible rend d'une façon très ingénieuse par : « C'est un grand Dieu que le Seigneur⁵ », « un grand roi au-dessus de tous les dieux » — des planètes pour dire vrai ! J. Augustin Chaho parle

⁴ [La *pyxide*, petite boîte de bois (de buis, comme le suggère le mot grec : *puxos* = buis) renfermant l'Eucharistie. Le rituel utilise l'*ostensoir*, pièce d'orfèvrerie servant à présenter l'hostie consacrée à l'adoration des fidèles. Il a souvent la forme d'un *Soleil* rayonnant. Voir Ragon, *op.cit.* pp.15-17.]

⁵ [La formule « Sol est dominus meus », censée provenir d'un psaume de David, est empruntée à Ragon (*op.cit.*, p.6, note). Mais le texte hébreu courant

de ce psaume (**כִּי אֱלֹהִים גָּדוֹל יְהוָה**) ne permet guère une autre traduction que : « car c'est un Dieu (El) grand que Yahvé ». Il est vrai cependant que les Juifs se sont adonnés parfois au culte du soleil, comme le suggère le texte de 2, *Rois* (23,11) : « Josias fit disparaître les chevaux que les rois de Juda avaient dédié au soleil et il brûla les chars du soleil. ».]

avec plus de vérité dans sa *Philosophie des religions comparées* (tome 2, p. 18) quand il écrit :

Tout est *dews* (démons) sur la terre, hormis le Dieu des voyants (initiés), le IAG sublime, et *si, dans le Christ, vous voyez autre chose que le SOLEIL*, vous adorez un *dew*, un fantôme, comme tous les enfants de la nuit.

L'Orient étant le point cardinal où se lève le luminaire du jour, le grand donneur de la vie, et son soutien, le créateur de tout ce qui s'anime et respire sur ce globe, qu'y a-t-il de surprenant à ce que toutes les nations de la terre aient adoré en lui l'agent visible du Principe et de la Cause invisibles, et qu'on ait dit la *messe* en l'honneur de celui à qui on devait la *messis*, ou « moisson » ? Mais un abîme sépare l'idéal, pris comme une totalité pour le culte, et le symbole physique — qui n'est qu'une partie, choisie pour représenter cette totalité et le TOUT. Pour l'Egyptien éclairé, le Soleil était l'« œil » d'Osiris non Osiris lui-même ; même chose pour les Zoroastriens éduqués. Pour les premiers chrétiens, le Soleil devint la Déesse, comme une *totalité*, et à force de casuistique, de sophismes et de dogmes intangibles, les Eglises chrétiennes modernes se sont arrangées pour obliger même le monde instruit à accepter la chose, tout en lui faisant croire, par une sorte de suggestion hypnotique, que *leur* Dieu constituait la seule vraie Déesse vivante, qui avait créé le Soleil mais *n'était pas ce Soleil*, simple démon adoré par les païens. Mais quelle peut être la différence entre un méchant démon, et un Dieu anthropomorphe comme celui qui apparaît, par exemple, dans les *Proverbes* de Salomon ? Si les pauvres hommes, ignorants et sans secours, ne se tournent pas vers Lui voici comment ce Dieu les menace de les traiter « quand l'épouvante viendra comme une tempête » et que « le malheur fondra comme un tourbillon » pour les frapper : « Je *rirai* de

vos calamités, je me moquerai quand viendra sur vous l'épouvante » (*Prov.* 1,26-27). Si on identifie un tel Dieu avec le grand Avatar sur lequel repose la légende chrétienne, et qu'on ne fait aucune différence entre ce Dieu et le véritable Initié qui a dit : « Bienheureux ceux qui sont dans l'affliction car ils seront consolés » [*Mat.*5,4], quel sera le résultat ? A elle seule, cette identification suffit amplement à justifier la joie satanique de Tertullien riant et se réjouissant à l'idée que l'infidèle, son prochain, rôti au feu de l'enfer [*De spectaculis*, chap.30], ou le conseil donné par Jérôme [*Epistola XIV : Ad Heliodorum Monachum*] au converti chrétien de marcher sur le corps de sa mère païenne si celle-ci cherche à l'empêcher de *la quitter pour toujours*, afin de suivre le Christ ; et elle fait de tous les tyrans de l'Eglise, meurtriers et sbires en tous genres de l'Inquisition, les exemples les plus grands et les plus nobles du christianisme *vécu dans la pratique* qu'on ait jamais vus !

VII

Comme nous l'avons maintenant assez montré, le rituel du christianisme primitif est issu de l'ancienne Maçonnerie. Mais celle-ci était elle-même un rejeton de la tradition des Mystères presque morte à l'époque. Il nous faut à leur sujet dire maintenant quelques mots⁶.

Il est bien connu que, durant toute l'Antiquité, à côté de l'adoration populaire, nourrie de formes prises à la lettre et de cérémonies exotériques vides, chaque nation avait son culte *secret* que le monde connaissait sous le nom de MYSTERES. Strabon, parmi bien d'autres auteurs, donne une garantie sur ce

⁶ [Pour toute cette section, et la suivante, voir, de Ragon, *Cours philosophique*, (édition dite « sacrée », de 1842), pp. 83-91.]

point (voir sa *Geographie*, liv. 10). Nul n'y était admis s'il n'y avait été préparé par un entraînement spécial. Instruits pour commencer dans la partie supérieure des temples, les néophytes étaient initiés aux derniers Mystères dans les cryptes. Les instructions qu'ils recevaient constituaient les dernières survivances de l'héritage reçu de la Sagesse archaïque, et c'était sous la direction de hauts Initiés qu'elles étaient mises en scène dans des représentations. « Mises en scène » est bien l'expression qui convient, car les enseignements *oraux*, à voix basse, n'étaient communiqués que dans les cryptes, dans un solennel silence et en secret. Pendant les classes publiques, offrant les doctrines générales, les leçons visant la cosmogonie et la théogonie étaient données sous forme de représentation allégorique : le *modus operandi* ou les mécanismes de l'évolution progressive du Kosmos, des mondes et finalement de notre terre, des dieux et des hommes, tout était transmis de manière symbolique. Les grandes représentations publiques qui marquaient les festivités des Mystères étaient des spectacles pour les masses et les vérités *personnifiées* recevaient l'adoration *aveugle* des multitudes. Seuls les hauts Initiés, les *Epoptes*, comprenaient leur langage et leur sens réel. Tout cela, jusqu'à ce point, est bien connu du monde des érudits.

On trouve chez toutes les nations de l'Antiquité une même affirmation : les mystères réels concernant ce qu'on appelle, d'une façon aussi peu philosophique, la « création », furent divulgués aux élus de notre (cinquième) race par les premières dynasties de Régents divins — diversement appelés dieux dans la chair, « incarnations divines », ou *Avatars*. Les dernières stances extraites du *Livre de Dzyan*, publiées dans *The Secret Doctrine* (vo1.2, p.21), évoque ces êtres qui régnèrent sur le rameau humain « issu de la souche pure et sainte » et qui

« redescendirent [parmi les hommes], firent la paix avec la cinquième (race), lui donnèrent savoir et instruction ».

L'expression « firent la paix » montre qu'il y avait eu précédemment *hostilité*. Le destin tragique des Atlantes, dans notre philosophie, et celui des hommes antérieurs au Déluge, dans la Bible, corroborent cette idée. Il arriva une fois de plus — bien des siècles avant les Ptolémée — que les mêmes abus de la connaissance sacrée se répandirent insidieusement parmi les Initiés du sanctuaire, en Egypte. Préservées dans toute leur pureté, depuis des âges incalculables, les doctrines sacrées des dieux furent à nouveau corrompues, par l'effet de l'ambition personnelle et de l'égoïsme. Le sens des symboles se trouva trop souvent dégradé par des interprétations déplacées, et très vite les Mystères d'Eleusis demeurèrent les seuls à rester purs de toute aliénation et innovation sacrilège. Ces Mystères, en l'honneur de Déméter (Cérès), ou la Nature, étaient célébrés près d'Athènes, et la fleur de l'intelligence d'Asie mineure et de Grèce venait s'y faire initier. Zosime indique (dans son livre 4) que ces Initiés se recrutaient dans *tout le genre humain*⁷, tandis que, pour Aristide [cf. *Eleusinia*], les Mystères constituaient *le temple commun de la terre*.

Ce fut pour préserver quelque réminiscence de ce « temple », et le reconstruire s'il le fallait, qu'une certaine élite parmi les Initiés commença à être *mise à part*. Cette tâche fut menée par leurs hauts hiérophantes, au cours de chaque siècle, dès que les allégories sacrées donnèrent les premiers signes de profanation et de dégradation. Car les grandes *Eleusines*

⁷ Dans son livre *De natura deorum*, (livre 1,119), Cicéron écrit : « Omitto Eleusinem sanctam illam et augustam, ubi initiantur gentes or arum ultimae » [= je passe sous silence la fameuse Eleusis, sainte et vénérable, où viennent pour recevoir l'initiation des gens de nations les plus reculées de la terre...]

finirent par partager le même sort fatal que les autres mystères. Dans ses *Stromates* (livre 5, chap.11) Clément d'Alexandrie a fait ressortir leur excellence primitive et leur intention, en montrant que les grands Mystères divulguaient les secrets de l'Univers et son mode de construction - autrement dit le commencement, la fin et le but ultime de la connaissance humaine — car il était donné à l'Initié de voir la Nature et toutes les choses *telles qu'elles sont*. Ce qui revient en fait à la Gnôse pythagoricienne, *η γνωσις των οντων*⁸. Pour sa part, Epictète a parlé de ces instructions dans les termes les plus élogieux : « Tout ce qui s'y trouve ordonné a été institué par nos maîtres pour l'instruction des hommes et pour la correction des mœurs »⁹. Platon a dit la même chose dans le *Phédon* [69c] : le but des Mystères était de rétablir l'âme dans sa pureté primitive — *l'état de perfection d'où elle était déchue*.

VIII

Le jour vint cependant où les Mystères dévièrent de leur pureté, de la même façon que les religions exotériques. Cela commença au temps où, sur le conseil d'Aristogiton (510 av. J-C), l'Etat s'avisa de faire des *Eleusinies* une source de revenus constante et abondante. Une loi fut édictée à cet effet : désormais, nul ne pourrait être initié sans payer ce privilège par une certaine somme. Ce bienfait qui, auparavant, n'avait pu être acquis qu'au prix d'un effort incessant, presque surhumain, pour acquérir vertu et excellence, était maintenant accessible en payant telle quantité d'or. Les laïcs — et jusqu'aux prêtres eux-mêmes — qui acceptaient cet avilissement du sacré finirent par

⁸ [En français : « la connaissance des choses qui *sont* ».]

⁹ Cf. *Entretiens d'Epictète*, rapportés par Arrien, livre 3, chap.21 [1516]

perdre le respect qu'ils avaient eu pour les Mystères intérieurs, ce qui aggrava la profanation de la Science Sacrée. La déchirure faite dans le voile s'élargit à chaque siècle et, plus que jamais, les plus hauts hiérophantes, craignant que l'on en vienne finalement à rendre publics et déformés les secrets les plus saints de la nature mirent tout en œuvre pour les éliminer du programme *intérieur*, en réservant au petit nombre seulement l'accès à leur pleine connaissance. Ce sont ces Initiés « mis à part » qui bientôt devinrent les uniques gardiens de l'héritage divin des âges. Sept siècles plus tard, nous trouvons le témoignage d'Apulée qui malgré son inclination sincère pour la magie et les choses mystiques, écrit dans son *Ane d'Or*¹⁰ une amère satire contre l'hypocrisie et la débauche de certains ordres de prêtres à *demi* initiés. C'est aussi par lui que nous apprenons qu'en son temps (2^e siècle après J-C) les Mystères étaient devenus si universels que les gens de tout rang et de toute condition, dans chaque pays, hommes, femmes et enfants, tout le monde était *initié*¹¹. En ces jours, l'initiation était devenue aussi nécessaire que le baptême l'est maintenant pour les chrétiens ; elle n'était plus — comme le baptême aujourd'hui — qu'une cérémonie de pure forme, vide de sens et comprise uniquement à la lettre. Plus tard encore, les fanatiques de la nouvelle religion mirent leur lourde main sur les Mystères.

L'un après l'autre, les *Epoptai*, capables de « voir les choses telles qu'elles sont » disparurent, pour émigrer dans des régions inaccessibles aux chrétiens. Et bientôt, seuls restèrent maîtres de la situation les *Mystai* (ou *Mystes*¹²), « ceux qui voient les choses seulement comme elles apparaissent ».

¹⁰ [Livre 8, chap.27, 28, 29 ; livre 9, chap.8.]

¹¹ [Cf. Ragon, *Cours philosophique*, p.87, et l'*Ane d'Or*, livre 2.]

¹² [Du verbe grec *muô* : tenir la bouche close, ou les yeux fermés. Les *mystes*

Ce sont les premiers, ceux qui avaient été « mis à part », qui ont préservé les vrais secrets, alors que les *Mystes*, qui ne les connaissaient que superficiellement, posèrent la première pierre de la Maçonnerie moderne. Et c'est de cette fraternité primitive, mi-païenne mi-convertie, de Maçons que naquirent le rituel chrétien et la majorité des dogmes.

Aussi bien les *Epopetes* que les *Mystes* ont droit au nom de Maçons, car les uns et les autres accomplirent leurs serments prêtés aux Hiérophantes et aux βασιλεις [*basiléïs*], ou « Rois » depuis longtemps disparus, ainsi qu'aux ordres que ceux-ci avaient laissés : ils reconstruisirent leurs temples — les *Epopetes* se chargeant du temple « inférieur »[souterrain], et les *Mystes* du temple « supérieur »[visible]. Car telles étaient les appellations respectives de ces parties distinctes du sanctuaire, et elles sont encore en vigueur actuellement dans certaines régions. Dans sa pièce *Electre* (707), Sophocle parle des fondations d'Athènes — le site des Mystères d'Eleusis — comme étant —l'édifice sacré des dieux— (c'est-à-dire construit par les dieux¹³. A propos de l'initiation, on disait « pénétrer dans le temple » et l'expression « purifier »ou « rebâtir le temple » visait le corps de l'Initié au cours de sa dernière et suprême épreuve (voir *l'Évangile selon st. Jean*, 2, 19¹⁴. Il arrivait aussi que l'on désigne la doctrine ésotérique du nom de « Temple » et la religion exotérique populaire de celui de « Cité ». *Construire un temple* avait le sens de fonder une école ésotérique, « bâtir un temple de Cité » celui d'établir un culte public. C'est pourquoi ceux qui survivent d'entre les véritables « Maçons »

étaient les initiés aux petits mystères d'Eleusis. Ragon (*ibid.* p.87) attribue au mot myste le sens de *voilé*.]

¹³ [En grec : théodmêtos = bâti, fondé par les dieux.]

¹⁴ [« Jésus leur répondit : 'Détruisez ce temple et en trois jours je le relèverai', et le texte précise : « Mais lui parlait du temple de son corps ».]

du Temple *inférieur* — la *crypte*, ou le lieu sacré de l'initiation — sont les seuls gardiens des vrais secrets *maçonniques* désormais perdus pour le monde. Nous accordons volontiers à la moderne Fraternité des Maçons le titre de « Constructeurs du Temple *supérieur* », étant donné que la supériorité *a priori* que confère l'adjectif comparatif est aussi illusoire que la flamme elle-même du buisson ardent de Moïse dans les Loges de Templiers.

IX

L'allégorie mal comprise de la « descente dans *l'Hadès* » a été la source de bêtises sans nombre. La « fable » exotérique d'Hercule et Thésée descendant *dans les régions infernales*, le voyage analogue d'Orphée qui trouva son chemin par le pouvoir de sa lyre (cf. *Métamorphoses* d'Ovide, X, 40-48), celui de Krishna et finalement du Christ « qui descendit en enfer et se releva le troisième jour d'entre les morts », tout cela fut déformé de façon méconnaissable par les adaptateurs non-initiés des rites païens, qui les transforment en rites et dogmes d'Eglise.

D'un point de vue astronomique, cette *descente en enfer* symbolisait le mouvement du Soleil abandonnant les régions sidérales supérieures à l'époque de l'équinoxe d'automne, où il était censé livrer un combat avec le Démon des Ténèbres, lequel l'emportait alors sur notre luminaire : à ce moment, on imaginait que le Soleil subissait une *mort temporaire* et descendait dans la région infernale ; Mais, du point de vue mystique, l'idée renvoyait aux rites initiatiques célébrés dans les cryptes du temple désignées comme le « monde souterrain ». Bacchus, Héraclès, Orphée, Asklépios, et tous les autres visiteurs de la crypte *étaient tous descendus en enfer et en étaient tous*

remontés le troisième jour, car tous furent des initiés et des « constructeurs du temple inférieur ». Les mots adressés par Hermès à Prométhée enchaîné sur les rochers arides du Caucase (entendez : enchaîné par l'ignorance à son corps physique et pour cela dévoré par le vautour de la passion) s'appliquent à chaque néophyte, à chaque *Chrestos* soumis à l'épreuve¹⁵ : « A pareille épreuve n'espère pas de terme avant que ne paraisse un dieu, qui prenne sur lui tes tourments et accepte de se rendre au , sombre Hadès, dans les ténébreux abîmes entourant le Tartare » (Eschyle, *Prométhée enchaîné*, 1026-29). Autrement, dit, tant que Prométhée (ou l'homme) n'aura pu trouver le « Dieu, ou l'Hiérophante (l'Initiateur), acceptant de plein gré de descendre dans les cryptes de l'Initiation et de marcher avec lui autour du Tartare¹⁶, le vautour de la passion ne cessera jamais de dévorer ses entrailles. Un Initié lié par son serment, comme Eschyle¹⁷, n'aurait pu en dire plus. Mais, moins pieux

¹⁵ [Pour le mot *Chrestos*, voir *Le caractère ésotérique des évangiles* (op. cit.), Cahiers Théosophiques n°1162-163-164.)

¹⁶ Allusion à la région ténébreuse atteinte dans la crypte: le candidat soumis à, l'initiation était censé y rejeter pour toujours ses passions et désirs les plus vils. D'où les allégories dépeintes par Homère, Ovide, Virgile, etc., etc. toujours acceptées littéralement par l'érudit moderne. Le Phlégéon était le fleuve du Tartare où l'Initié était plongé trois fois par l'Hiérophante, après quoi les épreuves étaient terminées et l'homme nouveau *renaissait*. Il avait abandonné à jamais dans les noirs courants le vieil homme pécheur, et, la *personnalité* étant morte, il émergeait le troisième jour du Tartare, comme une *individualité*. Les personnages comme Ixion, Tantale, Sisyphe etc. représentent chacun une personnification de quelque passion humaine.

¹⁷ [Pour sa part (dans son *Cours philosophique* p.119, note 1), Ragon affirme qu'Eschyle n'était pas un tel Initié: « Eschyle faillit être lapidé pour avoir introduit sur le théâtre d'Athènes le costume des initiés. Il ne put être absous qu'en prouvant qu'il n'était pas initié. Pour éviter la fureur du peuple, il fut, un jour, obligé de se réfugier auprès de l'autel de Bacchus. Un ordre de l'aréopage l'acquitta, en considération des services que, dans la journée de Marathon, il avait rendus à l'Etat ».]

qu'Eschyle, ou plus audacieux, Aristophane a laissé transparaître le secret, pour ceux que n'aveuglent pas) de trop forts préjugés, dans son immortelle satire où il met en scène Héraclès descendant aux Enfers (*Les Grenouilles*, 340-3). On y voit le chœur des « bénis » (les Initiés), les Champs Elysées, l'arrivée de Bacchus (le dieu Hiérophante) avec Héraclès, la réception à la lumière des torches, les emblèmes de la VIE nouvelle et de la RESURRECTION, hors des ténèbres de l'humaine ignorance, au grand jour de la connaissance spirituelle — la VIE éternelle. Chaque mot de la brillante satire révèle le sens caché du poète :

Enflammez-vous, torches ardentes... car tu viens,
Les agitant dans ta main, Iacchos,
Phosphorescente étoile du rite nocturne.

Toutes ces initiations finales avaient lieu de nuit. Ainsi, dans l'Antiquité, dire de quelqu'un qu'il était descendu dans l'Hadès revenait à l'appeler un *Initié complet*. A ceux qui se sentiraient enclins à rejeter cette explication, je proposerais une question concernant le sens d'une phrase tirée du 5^e livre de *l'Enéide*, de Virgile. Que peut bien vouloir dire le poète, (en dehors de ce qui est affirmé ci-dessus) lorsque, faisant apparaître l'ombre du vieil Anchise surgie des Champs Elysées, il le montre conseillant à son fils Enée de se rendre en Italie... où il lui faudrait combattre, dans le Latium, un peuple rude et barbare, mais l'avertissant aussi par ces mots : « avant de t'aventurer là-bas, *descends dans l'Hadès* », (c'est-à-dire : « fais-toi initier »)¹⁸ ?

¹⁸ 18 [« *Cependant pénètre d'abord aux demeures infernales de Dis (= Pluton, dieu des Enfers) et à travers les profonds A vernes viens, mon fils, me trouver (...) tu connaîtras toute ta race et quels remparts te sont donnés.* » (*Enéide*,

Les bienveillants ecclésiastiques, qui sont si prompts, à la moindre provocation, à nous envoyer au Tartare et aux régions infernales, ne soupçonnent pas quels bons vœux pour nous contient leur menace, et quel saint personnage il faut être devenu avant de pénétrer dans un lieu sanctifié à ce point.

D'ailleurs, les païens ne furent pas les seuls à avoir leurs Mystères. Robert Bellarmin [1542-1621] (*De Eccl Triumph.* liv. 2, chap. 17¹⁹) déclare que, « les premiers chrétiens, à l'imitation des cérémonies du paganisme, avaient coutume de s'assembler dans l'église pendant la nuit pour y célébrer les vigiles ou veilles des fêtes ; ce qui se faisait, dans le commencement, avec une sainteté et une pureté édifiante ; mais, en peu de temps, il s'y introduisit tant d'abus qu'on fut dans la nécessité de les abolir ». [Cf. Ragon, *Cours philosophique*, p. 91, note.]

Nous avons lu dans des dizaines d'ouvrages des passages relatant la licence qui régnait dans les fêtes religieuses païennes. Cicéron y est cité (cf. *De legibus*, livre 2, chap.15, 37) rappelant que Diagondas le Thébain ne trouva pas d'autre moyen que la suppression des Mystères eux-mêmes pour remédier à de tels désordres dans les cérémonies. Toutefois, si on met en parallèle les deux genres de célébrations, les Mystères païens, riches d'un long passé, des siècles avant notre ère, et les *Agapes* et autres festivités chrétiennes, dans une religion à peine née et revendiquant un si grand pouvoir purificateur sur ses convertis, nous ne pouvons que prendre en pitié l'aveuglement mental de ses défenseurs et citer, à leur intention, ces vers de Roscommon, en forme de question :

livre 5, vers 731-7).]

¹⁹ [Ce traité se trouve dans le vol. 2 de ses *Controverses*, publiées sous le titre : *Disputationum de controversiis...* Voir, dans l'édition de Venise de 1721 (p.454) le passage intitulé « *De vigilis* » (= des vigiles).]

Après avoir commencé avec tant de pompe et de spectacle,
Pourquoi finir, à ce point, dans le médiocre et la bassesse ?²⁰

X

Dans ses débuts, le christianisme, qui dérivait de la Maçonnerie primitive, avait son serrement de mains, ses mots de passe et ses degrés d'initiation. Le mot « Maçonnerie » est un vieux terme mais il entra en usage très tard au cours de notre ère. Paul parle de lui-même comme d'un « Maître-Constructeur » — et c'est bien ce qu'il était. Les anciens Maçons ont adopté diverses dénominations, et virtuellement tous les Eclectiques alexandrins, les Théosophes émulent d'Ammonius Saccas, et les néo-platoniciens qui suivirent, furent sans exception des Maçons. Ils étaient tous liés au secret par serment, se considéraient comme une Fraternité et avaient aussi leurs signes de reconnaissance. Les Eclectiques ou Philalèthes²¹ comprenaient dans leurs rangs les érudits les plus capables et instruits de leur temps, ainsi que plusieurs têtes couronnées. A leur propos, l'auteur de l'article « The Eclectic Philosophy » [A. Wilder], a écrit :

Leurs doctrines furent adoptées par des païens et des chrétiens, en Asie et en Europe ; et, pour un temps, tout semblait favorable à une fusion générale de la croyance religieuse. Les empereurs Alexandre Sévère et Julien les

²⁰ [Extraits des oeuvres poétiques de Wentworth Dillon, comte de Roscommon, publiées en 1780.]

²¹ [Dans une brochure publiée en 1869, *New Platonism and Alchemy* (= *Néoplatonisme et Alchimie*), Alexander Wilder avance que les néoplatoniciens de l'Ecole d'Ammonius Saccas avaient adopté ces noms pour se désigner eux-mêmes.]

embrassèrent. Mais leur influence prédominante sur les idées religieuses excitèrent la jalousie des chrétiens d'Alexandrie (...) L'Ecole fut transférée à Athènes et finalement fermée par l'empereur Justinien [en 529]. Ses professeurs *se retirèrent en Perse*²², où ils firent de nombreux disciples.

Quelques détails supplémentaires pourront peut-être se révéler intéressants. Nous savons que les Mystères d'Eleusis survécurent à tous les autres. Alors que les cultes secrets voués à des dieux mineurs, comme ceux des Curètes [de Crète] et des Dactyles [du mont Ida], celui qu'on rendait à Adonis ou aux Kabires, et même ceux de l'antique Egypte, avaient entièrement disparu sous la main cruelle et vengeresse de l'impitoyable Théodose²³, il ne fut pas possible de supprimer aussi facilement les mystères d'Eleusis. Il fallut plusieurs siècles pour les abolir : on ne put les éliminer entièrement avant l'année 396 de notre ère. C'est alors qu'apparurent sur la scène pour la première fois les « Constructeurs du Temple supérieur » (celui de la Cité) et qu'ils s'activèrent sans relâche pour faire pénétrer leurs rituels et leurs dogmes particuliers dans l'Eglise naissante, constamment occupée par des luttes et des querelles. Ainsi le triple *Sanctus* de la messe catholique est le triple S.: S.: S.: de ces Maçons de jadis (que leurs successeurs modernes mettent en tête de leurs documents, ou de « tout *balustre* écrit »), cette lettre S étant « l'initiale du mot [latin] *Salus*, ou Santé », comme

²² Et, pouvons-nous ajouter, ils gagnèrent l'Inde et l'Asie centrale, car nous trouvons leur influence partout dans les pays asiatiques. [H.P.B.]. [Historiquement, il est patent que Damascius, le dernier titulaire de la chaire de l'Académie à Athènes prit refuge en Perse, auprès du roi Khosrô, pour retourner dans sa patrie en 533.]

²³ Le meurtrier des gens de Thessalonique, qui furent massacrés par ce pieux fils de l'Eglise.

le signale avec pertinence un Maçon (Ragon), qui précise :
« Cette salutation maçonnique est la plus ancienne de toutes »²⁴.

XI

Il faut ajouter que ces Maçons ne limitèrent pas à ces seules choses leurs greffes sur l'arbre de la religion chrétienne. Pendant les Mystères d'Eleusis, le vin représentait Bacchus²⁵, et

²⁴ [Cf. Ragon : *Cours Philosophique*, p.99 note.]

²⁵ Bacchus [Dionysos, en grec] est certainement d'origine indienne. D'après Pausanias, il aurait été le premier à mener une expédition contre l'Inde et le premier aussi à jeter un pont sur l'Euphrate. Selon cet historien, "le câble ayant servi à réunir les deux rives opposées est encore exposé à la vue aujourd'hui: il apparaît formé d'un entrelacement de branches de vigne et de longues tiges de lierre" (cf. *Périègésis* [= Guide descriptif] X, 29, 4). Pour leur part, Arrien et Quinte-Curce ont expliqué l'allégorie de la naissance de Bacchus, sortant de la cuisse de Jupiter, en disant qu'il était né sur le Mont *Meru* des Indiens, de *Μηρός* qui [en grec] signifie cuisse. Il est vrai qu'Eratosthène et Strabon croyaient que l'Indien Bacchus avait été inventé par des flatteurs pour plaire tout simplement à Alexandre, avec l'idée qu'il avait conquis l'Inde comme Bacchus avant lui était censé l'avoir fait. Mais, par ailleurs, Cicéron [*De natura deorum*, III, 58] mentionne le dieu (Dis) du mont Nysa en Inde. [Virgile (*Enéide*, VI, 805) évoque cette montagne consacrée à Bacchus, sous le nom de *Liber*]. Couronné de lierre (*kissos* en grec), Bacchus est Krishna, dont l'un des noms était *Kissen*. Dionysos était par excellence le dieu dont on attendait qu'il libère l'âme des hommes de sa prison de chair — représentée par l'Hadès, ou l'humain Tartare, dans l'un de ses sens symboliques. Cicéron appelle Orphée fils de Bacchus ; et il existe une tradition qui, non seulement fait d'Orphée un originaire de l'Inde (en lui associant le qualificatif ὀρφνός [*ophnos*], obscur, sombre de peau) mais aussi l'identifie à Arjuna, le *chéla* et fils adoptif de Krishna (cf. dans l'ouvrage *Five Years of Theosophy*, l'article : « Was writing known before Panini ? » [= « L'écriture était-elle connue avant Panini ? »], pp.421424).

[N.B. A propos de Nysa, Arrien, l'un des auteurs mentionnés, écrit dans son *Anabase* (livre V, 1, 6) : « Or, Dionysos appela cette cité Nysa (en

le pain (ou le blé) Cérès. Mais Cérès, ou Déméter [en grec], était le *principe producteur*, femelle, de la Terre, l'épouse du Père Aether, ou Zeus ; quant à Bacchus, comme fils de Zeus-Jupiter, il était la manifestation de son père : en d'autres termes, Cérès et Bacchus personnifiaient la Substance et l'Esprit, les deux principes vivifiants dans la Nature et sur la Terre. Avant la révélation finale des mystères, l'Hiérophante Initiateur présentait symboliquement le pain et le vin au candidat, qui mangeait et buvait, en rappelant ainsi que l'esprit devait vivifier la matière, autrement dit que la divine sagesse du Soi Supérieur devait pénétrer le Soi intérieur — ou l'Ame du candidat — et en prendre possession, par l'effet de ce qui allait lui être révélé.

Ce rite fut adopté par l'Eglise chrétienne. L'Hiérophante, qu'on appelait alors le « Père », est réapparu tel quel — avec la connaissance *en moins* — dans le personnage du « père » curé, qui administre aujourd'hui la même communion. Jésus a dit de lui-même qu'il était la vraie vigne, et son « Père » le vigneron [Jean 15, 1-5]. Son injonction à ses disciples au cours du dernier souper démontre sa pleine connaissance de la signification symbolique du pain et du vin²⁶, et de son identification avec les *logoï* des Anciens. [A Capharnaüm, s'adressant aux Juifs, Jésus avait dit :] « Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang a la vie éternelle » [Jean 6, 54]. « Ce qu'il dit est raide » [avaient murmuré ses auditeurs (Jean 6, 60)], mais lui avait ajouté : « Les paroles (= *rhêmata* : formules

l'honneur de sa nourrice Nysa) et la région environnante, terre nyséenne; quant à la montagne proche de la cité, il lui donna le nom de *Méros* (signifiant : « cuisse »), vu que selon la légende, il avait grandi dans la cuisse (*én Mêrô*) de Zeus (*Dias*) ».]

²⁶ [Voir par exemple *Matt.* (25, 26-7) : « Jésus prit du pain, le rompit (...) en disant : ' Prenez, mangez: ceci est mon corps '. Puis prenant une coupe, il (...) la leur donna en disant : ' Prenez-en tous, car ceci est mon sang '... ».]

à signification cachée) que je vous ai dites sont Esprit et elles sont Vie » [*Jean* 6,6]. En vérité, car « c'est l'Esprit qui vivifie » [*ibid.*]. Et en outre, ces *rhêmata* de Jésus sont effectivement les paroles chargées d'un sens secret d'un *Initié*.

Mais entre ce noble rite, aussi vieux que le symbolisme, et l'interprétation anthropomorphique à laquelle il a donné lieu finalement, où il est question désormais de *transsubstantiation*, il existe un abîme de sophisme ecclésiastique. Avec quelle force résonnait à l'époque l'invective : « Malheur à vous, légistes ! Car vous avez enlevé la *clef de la connaissance*²⁷ [*Luc* 11,52] » (et vous ne permettez même pas que cette *gnôse* soit communiquée aux autres !). Et avec quelle force décuplée j'affirme que ces paroles s'appliquent plus encore aujourd'hui qu'alors. Oui ! Dans cette *gnôse*, « vous-mêmes n'êtes pas entrés, et ceux qui se présentaient (et se présentent encore) pour y accéder, vous les avez empêchés d'entrer » [*ibid.*] — et vous le faites toujours ! Mais ce n'est pas seulement la prêtrise moderne qui prête le flanc à un tel blâme. Car les Maçons, qui sont les descendants (ou du moins les successeurs) des « constructeurs du Temple supérieur » au temps des Mystères, eux donc qui devraient en savoir plus, sont portés généralement à ne pas prendre au sérieux et à mépriser ceux de leurs propres Frères qui cherchent à leur rappeler leur véritable origine. Plusieurs modernes, grands érudits et kabbalistes, qui sont des Maçons — et qu'on pourrait citer — ont reçu de leurs Frères un accueil pis que froid. C'est toujours la même vieille histoire. Et Ragon lui-même, le plus savant de son temps, parmi tous les Maçons de notre siècle, s'en est plaint en ces termes :

²⁷ [Le mot est *gnôsis* (*connaissance*), rendu aussi par science dans les traductions classiques.]

Toutes les relations attestent que les initiations anciennes avaient un appareil imposant, digne des grandes vérités qui en étaient le résultat. Et des Maçons modernes, au demi-savoir, sont venus traiter de charlatans ceux qui, avec succès, rappelaient ces antiques cérémonies !²⁸

XII

Vanitas Vanitatum ! Il n'y a rien de nouveau sous le soleil²⁹. Les *Litanies de la Vierge Marie* le prouvent de la façon la plus claire. Ce fut le pape Grégoire 1er [début du 7^e s.] qui introduisit le *culte* de la Vierge Marie, alors que le concile d'Ephèse³⁰ l'avait déjà proclamée mère de Dieu. Mais l'auteur des *Litanies* n'a même pas eu la décence (ou l'esprit ?) de lui attribuer autre chose que des titres et qualificatifs païens, comme je vais le montrer à présent. Il n'y a pas un symbole, pas une métaphore dans ces fameuses *Litanies* qui n'ait appartenu à une foule de déesses, toutes Reines, Vierges et Mères, vu que ces trois titres s'appliquent indistinctement à Isis, Rhéa, Cybèle, Diane, Lucifera, Lucine, Luna, Tellus, Latone³¹ *trifonnis*, Proserpine, Hécate, Junon, Vesta, Cérès, Leucothéa³², Astarté, Vénus céleste et Uranie, *Alma Venus*, etc., etc.

²⁸ [*Cours philosophique...* (Grade d'Apprenti), p.113, note.]

²⁹ [Paroles de l'*Ecclésiaste*, 1, 2 (« *Vanité des vanités* »...) et 1, 9.]

³⁰ [A la suite de Ragon (*Litanies de Jésus et de Marie*), H.P.B. indique ici le concile de *Chalcédoine*, mais Ragon lui-même précise (p.20) : « Ce fut au Concile qui condamna Nestorius que *Marie* fut titrée *mère de Dieu, mater dei* » (en grec : *Theotokos*) — ce qui renvoie plutôt au Concile d'Ephèse, comme le même auteur le confirme plus loin (p.108).]

³¹ [Mère d'Apollon et de Diane ; *trifonnis*= à 3 formes.]

³² [Divinité de la lumière du matin, chez Homère et Pindare.]

[Dans les *Litanies de la Vierge* est évoquée la *trinité* :] en dehors de sa signification primitive (renvoyant *ésotériquement* à Père-Mère-Fils), cette trinité, ou *trimurti* (unité à *trois faces*), propre à l'Occident, n'évoque-t-elle pas, dans le panthéon maçonnique, le *Soleil*, la *Lune* et le *Vénérable* ? En somme, avec une légère altération : le *Soleil*, la *Lune* et le *Feu*, du Nord et de la Germanie³³.

C'est peut-être une connaissance intime de ces choses qui a conduit le Maçon J.M Ragon à faire une profession de foi dans ces termes³⁴ :

..Je fils est le même qu'Horus, fils d'Osiris et d'Isis ; il est le Soleil qui, tous les ans, rachète le monde de la stérilité et de la mort universelle des races.

Et l'auteur d'énumérer ensuite les détails du culte de la Vierge Marie, *ses litanies* particulières, ses temples, ses fêtes, ses offices, ses pèlerinages, son oratorerie, sa jacobinerie, son franciscanisme, ses vestales, ses prodiges, ses *ex voto*, ses niches, ses statues, etc., etc.

[Ragon cite aussi] M. de Maleville, grand érudit hébraïsant, savant traducteur des Rabbins, observant que les Juifs donnent à la lune tous les noms qui, dans les *litanies*, servent à glorifier la Vierge. Egalement, dans les *litanies* de Jésus, il relève tous les attributs d'Osiris (le Soleil éternel) et d'Horus (le Soleil annuel).

Et il en donne les preuves *Mater Christi* [mère du Christ] est, pour les anciens Maçons, la mère du rédempteur, qui est le *Soleil*. Les *hoï polloï* [non-initiés] parmi les Egyptiens prétendaient que l'enfant, symbole de la grande étoile centrale,

³³ [Cf. Ragon, *op. cit.*, p.16.]

³⁴ [*ibid.* p.16 ; Ragon fait ici un commentaire sur l'une des litanies de Jésus : « *Fili, Redemptor mundi* » = Fils, Rédempteur du monde.]

Horus, était fils d'*Osireth* et d'*Oseth*³⁵, dont les âmes après leur mort étaient devenues âmes du *Soleil* et de la *Lune*. Chez les Phéniciens, *Isis* devint *Astarté*, nom sous lequel ils adoraient la Lune, sous la figure d'une femme coiffée de cornes, symbolisant le croissant. A l'équinoxe, après la défaite de son mari (le Soleil) par le Prince des Ténèbres, et sa descente dans l'Hadès, *Astarté* était représentée pleurant la mort de son époux, qui était également son fils, tout comme *Isis* l'avait fait pour son époux, frère et fils (*Osiris-Horus*). *Astarté* tient en main un bâton cruciforme, une vraie croix, et pleure, debout sur le croissant. Chez les chrétiens, la Vierge Marie est souvent représentée de la même façon, le croissant de la nouvelle lune sous ses pieds, au milieu d'étoiles et pleurant son fils — *juxta crucem lacrymosa dum pendebat Filius*³⁶. N'est-elle pas l'héritière d'*Isis* et d'*Astarté*, demande l'auteur³⁷ ?

C'est bien le cas, et vous n'avez qu'à dire les *Litanies de la Vierge*, de l'Eglise catholique romaine, pour vous trouver en train de répéter des incantations que les Anciens adressaient à *Adônaïa* (Vénus) amante d'*Adonis*, dieu solaire de tant de nations, à *Mylita* (Vénus assyrienne), déesse de la nature, à *Alilat*, que les Arabes symbolisèrent par les deux cornes de la lune, à *Sélènè*, femme et soeur d'*Hélios*, dieu-Soleil des Grecs, ou à leur *Magna Mater*, *Vas honestissime, purissime, castissime*³⁸, Mère universelle de tous les êtres, car ELLE EST IA MERE NATURE.

³⁵ [Osiris et Isis.]

³⁶ [Extrait du « *Stabat mater* » (Prose pour le temps de la Passion) : « *Stabat Mater d'rosa, juxta crucem lacrymosa, dum pendebat Filius* » = « Abîmée dans la douleur, et en larmes, la Mère était debout au pied de la croix où était suspendu son Fils ».]

³⁷ [Pour tout ce paragraphe et les suivants, cf. Ragon, *Litanies*, pp.17-20.]

³⁸ [Invocation en latin à la « Grande Mère, vase très honnête, très pur, très

Assurément, *Maria* (Marie) est l'Isis *myrionyme*³⁹, la Déesse-mère aux dix mille noms. De même que le Soleil, qui était *Phoebus* dans le ciel, devenait *Apollon* sur terre et *Pluton* dans les régions inférieures (après le coucher de l'astre), de même, la Lune était *Phoebè* au ciel et *Diane* sur terre (ou encore *Gaïa*, *Latone*, *Cérès*), pour devenir *Hécate* et *Proserpine* dans l'Hadès. Comment s'étonner alors que Marie soit appelée *regina virginum*, « reine des vierges » et *castissima* (très chaste) quand on constate que les prières qu'on lui offre à la sixième heure du matin, et du soir⁴⁰, sont des copies de celles que chantaient, *aux mêmes heures*, les « païens » Gentils en l'honneur de Phoebè et d'Hécate ? Selon Ragon, [*Litanies*, p.20] « le verset de la litanie de la Vierge, *stella matutina* [étoile du matin]⁴¹ est une conservation fidèle d'un verset de la litanie de la *trifonnis* [déesse aux 3 formes] des païens ». C'est au concile qui condamna Nestorius que Marie reçut le titre de « Mère de Dieu », *mater dei*.

Dans la suite, nous aurons quelque chose à dire à propos de ces fameuses *Litanies de la Vierge* et mettrons en pleine lumière leur origine. Nous sélectionnerons nos preuves, au fur et à mesure, parmi les classiques et les modernes et compléterons le tout en puisant dans les *annales* des religions disponibles dans la Doctrine ésotérique. En attendant, nous pouvons ajouter quelques précisions et donner l'étymologie des termes les plus sacrés en usage dans le rituel ecclésiastique.

chaste ».]

³⁹ [D'après Ragon : dont les noms sont « innombrables » (de la racine grecque *myrios*), ou « au nombre de 10.000 » (de la racine *myria*).]

⁴⁰ [En principe, les litanies de Jésus sont des prières du matin, et celles de la Vierge du soir.]

⁴¹ [L'« étoile du matin » ou *Lucifer*, nom que Jésus revendique dans *l'Apocalypse* (22,16) mais qui n'en devient pas moins *le nom du Diable* dès qu'une revue théosophique l'adopte pour son titre.]

XIII

Accordons d'abord quelques moments d'attention aux assemblées des « Constructeurs du Temple supérieur » dans les débuts du christianisme. Ragon nous a clairement montré l'origine des termes suivants :

(a) « De *messis*, moisson [en latin] est venu *messie*, celui qui mûrit les moissons, le Christ, le *Soleil* »⁴².

(b) « Le mot '*Loge*' employé par les Maçons, (faibles) successeurs des Initiés, a sa racine dans *loga*⁴³ » (*Loka*, en sanskrit), une localité et un *monde*, et « dans le grec *logos* », Parole, discours — au total un lieu où certaines choses sont discutées⁴⁴.

(c) « Les assemblées du *logos* des (Maçons) *initiés* primitifs (...) se nommaient *synaxes*, c'est-à-dire *réunions de Frères* « pour prier, célébrer la cène »⁴⁵ (souper) où l'on faisait seulement des offrandes non sanglantes, de fruits et de céréales. Après, on commença à donner à ces offrandes le nom d'*hostiae*, ou d'*hosties* pures et sacrées, pour les opposer aux sacrifices impurs (par exemple, de prisonniers de guerre, *hostes*, d'où le vieux mot *ostage*, ou *otage*). Comme les oblations étaient faites de fruits de la moisson, des prémices de la *messis*, le mot « messe » en est dérivé. Même si aucun Père de l'Eglise n'a dit que le mot *messe* dérivait de l'hébreu *missah* (latin *oblatum*,

⁴² [*La Messe*, p. 164]

⁴³ [*Ibid.* p.23.]

⁴⁴ [Ragon (*ibid.* p.23) indique : « lieu dans lequel le *mot*, la *parole* sont donnés, la *raison* des choses est expliquée et le vrai *sens* des allégories est dévoilé, sans péril, à des hommes éprouvés. »]

⁴⁵ [*Ibid.* p. 162.]

chose offerte), certains érudits le prétendent⁴⁶ : une explication en vaut bien une autre ; Pour une étude exhaustive sur les termes *missa* et *mizda*, voir l'ouvrage de King *The Gnostics and their Remains* [=Les Gnostiques et ce qu'il en reste] pp.124 et seq.

A côté du mot *synaxe*, les Grecs avaient aussi le terme *agyrmos*, ἀγυρμός (au sens de réunion, assemblée), qui renvoyait à l'initiation aux Mystères. Les deux vocables *synaxe* et *agyrmos*⁴⁷ devinrent obsolètes chez les chrétiens, et ce fut *missa*, ou messe, qui prévalut et demeura. D'après Ragon⁴⁸, « les théologiens voulant voiler l'étymologie du mot Messie [latin : *Massias*], l'ont fait dériver du mot latin *missus*, envoyé » (messenger). Mais même ainsi, l'idée est applicable aussi bien au Soleil, le *messenger annuel* envoyé pour apporter lumière et vie nouvelle à la terre et à ses produits. Le terme hébreu pour Messie : מָשִׁיחַ (*Mashiah'*), oint, du verbe מָשַׁח (*Mashah'*), oindre, ne peut guère s'appliquer au sens ecclésiastique, ni faire ressortir l'identité visée. Par ailleurs, le latin *missa*, pour messe, peut difficilement dériver du verbe *mittere* (participe passé : *missus*), signifiant envoyer, laisser aller, parce que le service de la communion — son coeur et son âme — repose sur la consécration et l'oblation de l'hostie, ou *hostia* (l'offrande sacrificielle), sorte de galette (de pain mince

⁴⁶ [Ragon, (*ibid.* 163, note 3) cite ici Reuchlin, Sanictes, Nicod, Baronius, etc.]

⁴⁷ [Selon Ragon (*ibid.* 164 note 3), *agyrmos* « était, selon Hésychios (6^e siècle après J-C), le premier jour de l'initiation aux mystères de Cérès », déesse de la moisson, jour qu'il désigne aussi du terme de *synaxe*. Chez les premiers chrétiens, on donnait autrefois à ce qui serait appelé plus tard la messe, "et à la célébration des saints mystères, le nom de *synaxe*, fait de *sun*, avec, et *d'agô*, je conduis, d'où le nom grec *sunaxis*, assemblée de fidèles ».]

⁴⁸ [*Ibid.* 164, note 1.]

comme une feuille) représentant le corps du Christ dans l'Eucharistie, et que cette galette de farine est un produit direct des céréales consacrées comme prémices de moisson. Ajoutons que les *messes* primitives étaient des *cenae* (soupers ou repas du soir) : les simples dîners des Romains, lesquels, « après ablution, étaient *oints*, et portaient une toilette de table [appelée *cenatoria*] », devinrent des repas consacrés, en mémoire du dernier souper du Christ.

Au temps des apôtres, les Juifs convertis se réunissaient à leurs *synaxes* pour lire les évangiles et leur correspondance (les Epîtres). St Justin (150 après J-C) nous apprend que ces solennelles assemblées étaient tenues le jour du Soleil (en anglais SUN-day [dimanche], *dies magnus* [le grand jour]) ; à cette occasion, on chantait des psaumes, « on donnait le baptême d'eau pure, et on célébrait les *agapes* de la sainte cène avec pain et vin ». Qu'est-ce que cette hybride combinaison de soupers romains païens, élevés par les inventeurs des dogmes ecclésiastiques au rang d'un mystère sacré, a à faire avec le *Messie* hébraïque, (en grec *Messias*) terme qui signifie « celui qui fait descendre dans la fosse »⁴⁹ (ou l'Hadès) ? Comme l'a souligné Nork, Jésus « n'a jamais été oint comme grand-prêtre ou comme roi », par conséquent, son nom de *Messie* ne peut dériver de son équivalent hébreu actuel. D'autant moins que le terme « oint », ou « frotté d'huile » (qu'on trouve chez Homère) est [en grec] à rattacher à *chriô*, *χρίω*, [dont le futur est] *chrisô*,

⁴⁹ [Pour cette interprétation, voir de J. Ralston Skinner, *The Source of Measures (=La Source des Mesures)*, p.255. L'explication est rapportée avec plus de détails dans l'article de Mme Blavatsky intitulé "Le caractère ésotérique des évangiles". Cf. *Cahier Théosophique* no 163, note 42, p.30.]

χρίσω, au sens d'oindre le corps d'huile. (Voir l'article « Le caractère ésotérique des évangiles »⁵⁰).

Un autre grand Maçon, l'auteur de l'ouvrage *The Source of Measures*⁵¹, résume en quelques lignes cet *imbroglio* des âges en disant :

... Le fait est qu'il y a eu deux Messies. L'un d'eux, en s'amenant lui-même à descendre dans la fosse pour le salut du monde⁵², représentait le Soleil privé de ses rayons d'or, et couronné de rayons noircis (symbolisant cette perte), à l'image des épines ; l'autre était le Messie triomphant, élevé jusqu'au sommet de l'arche du ciel, représenté comme le Lion de la tribu de Juda. Dans les deux cas, il avait la croix... [p.256].

A la fête des *Ambarvales*⁵³, en l'honneur de Cérès, l'arvale officiant, vêtu de blanc pur, posait sur l'*hostia* du sacrifice, un gâteau de farine de froment, d'eau et de vin, goûtait le vin de libation et en donnait à goûter aux assistants. L'*oblation*, ou offrande, était alors saisie par le grand-prêtre. C'était là le symbole des trois règnes de la Nature : le gâteau de froment (règne végétal), le vase sacrificiel ou *calice* (règne minéral) et le

⁵⁰ [Cf. *Cahier Théosophique* n°163, p. 6.]

⁵¹ [Voir note 47.]

⁵² Depuis un temps immémorial, de l'Antiquité à l'époque actuelle, tout initié prononce, avant d'aborder la suprême épreuve de son initiation, ces paroles sacramentelles : ... « Et je jure d'abandonner ma vie, si cela m'est exigé, pour le salut de mes frères, qui constituent l'ensemble du genre humain, et de mourir pour la défense de la vérité ».

⁵³ [Chez les Romains, fête au cours de laquelle on promenait une « victime ambarvale » (*ambarvalis hostia*) autour des champs (*arva*) avant de l'immoler. Les prêtres de Cérès étaient les *Arvales*, ou frères *Arvales* (*fratres Arvales*). Voir, pour ce passage, Ragon, *La Messe*, p.230 ; également p. 184, où l'auteur indique que l'imposition sur la tête de la victime s'appelait *immolation*, du mot *mola* signifiant gâteau (ou galette). En réalité, le prêtre saupoudrait la tête de la victime de la *mola salsa*, farine sacrée de blé torréfié mêlé de sel]

pallium (sorte d'ample écharpe) de l'hierophante, dont il utilisait une extrémité pour recouvrir la coupe de vin d'oblation, ce *pallium* étant fait de peaux d'agneau à la toison d'un blanc pur [et rappelant ainsi le règne animal].

Le prêtre moderne répète, geste pour geste, les actes de l'officiant païen. Il élève le pain de consécration et en fait l'offrande ; il bénit l'eau à verser dans le calice, puis y ajoute le vin, encense l'autel etc., etc. Ensuite, venant à l'autel il se lave les doigts en disant « Seigneur, je laverai mes mains [*lavabo manus*] parmi les INNOCENTS, et je ferai le tour de ton autel ». Mais s'il le fait c'est que le prêtre païen de l'Antiquité faisait de même en disant : « Je lave (d'eau lustrale) mes mains parmi les INNOCENTS (les Frères pleinement initiés), et entoure ton autel, ô grande Déesse » (Cérès). Trois fois le grand-prêtre faisait le tour de l'autel chargé d'offrandes, en portant, élevé au-dessus de sa tête, le calice recouvert du bout de son *pallium*, en peau d'agneau à la toison blanche comme neige...

L'ornement sacerdotal porté par le pape, le *pallium*, « a la tonne d'une écharpe en laine blanche, brodée de croix pourpres ». Dans l'Eglise grecque, le prêtre recouvre le calice du bout de son *pallium* qu'il porte jeté sur son épaule.

Pendant le service divin, le grand-prêtre de l'Antiquité répétait trois fois ses formules consacrées : « *O Redemptor mundi*, à Apollon, le « Soleil », « *Mater salvatoris* », à Cérès, la terre, « *Virgo paritura* » à la Déesse Vierge, etc. et prononçait ainsi *sept commémorations triples* (Maçons, attention et silence !).

Le nombre ternaire, si révérend dans l'Antiquité l'est tout autant de nos jours où il est observé six fois durant la messe : [outre les trois *Sanctus*] nous y trouvons trois *Introibo*, trois *Kyrie*

elison, trois *Mea culpa*, trois *Agnus Dei*, trois *Dominus vobiscum*. Une vraie série maçonnique ! Ajoutons encore les trois *Et cum spiritu tuo*, et la messe chrétienne nous donne *sept commémorations ternaires*⁵⁴.

PAGANISME, MACONNERIE et THEOLOGIE - telle est la trinité historique qui aujourd'hui gouverne le monde *sub rosa*⁵⁵. Terminerons-nous par une formule de congé maçonnique, en disant :

Illustres dignitaires d'Hiram Abif, Initiés et « Enfants de la Veuve », le règne des ténèbres et de l'ignorance tend à sa fin, mais il reste des régions que n'a pas encore touchées la main de l'érudit, et elles demeurent noires comme la nuit d'Egypte. *Fratres, sobrii estote et vigilate !*⁵⁶

H.P.B. (à suivre⁵⁷)

⁵⁴ [Cf. Ragon (*La Messe*, p.166, note 1). L'auteur rapproche ces triples formules d'« une batterie maçonnique (= trois coups frappés) parlée ».]

⁵⁵ [« Sous la rose » = confidentiellement. Allusion à une coutume antienne: on suspendait une rose au-dessus de la table du Conseil pour marquer que tous les assistants étaient obligés au secret sur les débats tenus (en souvenir peut-être de la légende de Cupidon donnant une rose à Harpocrate (dieu du silence) pour l'empêcher de révéler les agissements de Vénus).]

⁵⁶ [Littéralement : « Frères, soyez tempérants et veillez ». Citée à plusieurs reprises par Ragon (notamment in *La Messe...pp.232-3*), « cette formule si vénérable par son antiquité et son précepte, quoique remplacée à la fin de la messe par celle de *l'ite missa est*, n'a pas été tout à fait rejetée du rituel romain ». On la retrouve en fait dans l'ordinaire de l'office de Complies. D'après l'auteur, elle servait jadis à congédier les assistants dans les églises d'Orient, et traduisait littéralement la formule de départ aux mystères antiques: *Koth - ompheth*, en égyptien (= Veillez et soyez purs !). Le dernier paragraphe de H.P.B. s'inspire de celui qui termine le chap.15 de l'ouvrage de Ragon, p.169.]

⁵⁷ [Apparemment, H.P.B. n'a jamais terminé cette série d'articles.]

Bibliographie

J.-A. Chaho, *Philosophie des religions comparées*, Bayonne, 1846-48, 2 vol. in 8°, (3e édition, Paris, 1848).

G. du Choul, *Discours sur la castramétation et discipline militaire des Romains*, Lyon, 1556-7.

J.M. Crawford, *The Kalevala, the Epic Poem of Finland*, New York, J.B. Alden 1888, 2 vol. in 8°.

C. Fauchet, *Les Antiquitez Gauloises et Françaises*, Paris, 1579, 2 vol.

J. Myer, *Qabbalah, The Philosophical Writings of Solomon Ben Yehudah Ibn Gebirol or vicebron... Philadelphie*, 1888.

J.-M. Ragon (1781-1862), *Cours philosophique et interprétatif des Initiations anciennes et modernes*, Paris 1841, in 8°. (Une 2e édition dite « Edition sacrée », publiée à Nancy en 1842, était réservée aux seuls Maçons). *La Messe et ses mystères comparés aux Mystères anciens*. Le texte cité par Mme Blavatsky est la 3e édition, publiée à Paris par E. Dentu, en 1882. Une seconde édition (à Paris chez Garnier, ainsi qu'à Londres et Genève) ne porte pas de date. Elle comporte d'autres textes, publiés séparément par Ragon (*Des Litanies de Jésus et de Marie, Notice historique sur les principaux Conciles, et Précis historique sur l'établissement primitif du christianisme en Egypte*).

Rituel de l'apprenti maçon, Paris, Tessier, 1859.